

**RECENSION DE MICHEL WEBER, CONTRE LE TOTALITARISME  
TRANSHUMANISTE. LES ENSEIGNEMENTS PHILOSOPHIQUES DU SENS  
COMMUN, FYP ÉDITIONS, 2018.**

Guillaume Lejeune

Centre d'Action Laïque, Charleroi

On a connu les génocides, on vit actuellement un écocide et on doit redouter un biocide selon Weber (p. 9). Les conflits au sein de l'espèce humaine, bien que leur part de tragique soit indéniable, devraient laisser place dans l'ordre des préoccupations à la destruction du milieu et à l'extinction massive de toute vie humaine qui résulterait de cette déprédation, si rien n'est fait. Au règne du vivant, un empire mécanique et robotisé devrait succéder si l'on se conforme simplement à l'injonction d'un « laisser faire » en ce qui regarde cette idéologie techniciste qu'incarne le transhumanisme.

Avec un pareil constat, on pourrait s'attendre à une analyse débordant d'un pathos excessif. La tonalité du livre de Weber est toutefois moins celle d'une heuristique de la peur que celle d'un patient travail de critique des motifs présidant au transhumanisme et des attitudes à même de contrer son pouvoir de persuasion. Face à l'éventualité apocalyptique d'un biocide qu'un remplacement de la vie par la technique (en particulier, l'informatique et la robotique) pourrait provoquer, il s'agit moins pour Weber d'opposer aux arguments transhumanistes un nouvel impératif catégorique à la manière de Jonas que de déconstruire les thèses transhumanistes.

À la manière de Derrida qui sonde les marges d'un système pour en tirer l'impensé, le point de rupture, Weber s'essaye à comprendre la façon dont les avancées technologiques s'articulent pour les transhumanistes. Pour Michel Weber, il ne s'agit pas de discuter au cas par cas des améliorations proposées par le transhumanisme, mais de prendre position sur les présupposés du mouvement (p. 37). Une telle façon de faire peut paraître contestable. Ce faisant, ne tend-on pas à réduire la diversité du mouvement et à hypostasier une pensée qui n'est jamais que la convergence ponctuelle de techniques et d'intérêts ?

Par rapport à cela, la thèse de Weber est que le capitalisme englobe les avancées techniques et les articule sous la forme d'un système totalitaire que l'on essaye de nous vendre en le déclinant en quelques slogans : guérir sans nuire, améliorer physiquement, améliorer mentalement et moralement, immortaliser.

La question est alors moins de sonder la diversité à travers laquelle ces slogans sont formulés que de répondre à la question : comment en est-on arrivé là ? Pour répondre à une telle question, Weber se propose une généalogie de l'idéologie transhumaniste.

Le premier point dont il remarque l'importance est l'injonction du progrès. Il est évident que le transhumanisme s'inscrit dans un dogme du progrès prôné par l'avancée des sciences. Celui-ci repose sur l'idée qu'un progrès réel s'est opéré dans certains domaines. L'exemple du développement des techniques s'impose alors comme le note Weber. Le dogme du progrès est également alimenté par la nécessité de faire des progrès pour contrer nos problèmes. Weber remarque à ce propos que les catastrophes plus ou moins imminentes rendent nécessaires des progrès afin de survivre. Enfin, le progrès apparaît comme un impératif moral.

Après avoir montré l'argumentaire au fondement de l'injonction du progrès qui se trouve sous-tendre le transhumanisme, Weber s'intéresse au type de progrès qui est promu par le transhumanisme. Il remarque alors que la vision progressiste du progrès transhumaniste est matérialiste. Il montre ainsi que dualisme cartésien nous conduit aux thèses de La Mettrie, selon lequel l'homme est assimilable à une machine, ce qui pour les transhumanistes est vu comme une autorisation à faire de la technique le moyen par excellence du progrès humain.

Weber fait alors apparaître que la réduction mécaniciste de l'humain par les tenants du transhumanisme ne concerne pas que son corps, mais aussi son âme. En expurgeant de celle-ci l'émotivité, qui pourtant donne l'impulsion et sans laquelle une intelligence ne se meut pas, et en privilégiant unilatéralement la conscience rationnelle, la pensée occidentale a préparé, selon Weber, la dangereuse équation qui fait de l'intelligence artificielle l'analogie de l'âme humaine. Comme le philosophe belge le remarque, en expurgeant l'âme du corps et l'émotivité de l'âme, on permet l'axiomatisation de l'humain et

son remplacement par un robot piloté par un ordinateur. S'inspirant des travaux de Minsky et Picard, Weber écrit alors la chose suivante :

« Ou bien on accepte de poser l'émotion au centre de l'expérience humaine (voire comme Whitehead, au centre de toute expérience, quelle qu'elle soit) et l'opacité constitutive de l'existence est reconnue comme telle ; ou bien on cherche à intégrer l'émotion dans le cadre matérialiste, possiblement réformé par les dernières spéculations quantiques, et rien n'échappe à la raison. »  
(p. 55)

Le dernier point qui contribue à dresser le tableau des implicites de la pensée transhumaniste pour Weber est ce qu'il appelle la neutralité axiologique de la technoscience. Selon cette perspective, la science ne ferait que poursuivre un agenda propre et désintéressé. Weber montre alors l'assujettissement de la science au capitalisme et au militarisme qui finance la recherche.

Une fois montrés les présupposés du transhumanisme, il s'agit pour l'auteur de montrer à la manière d'un tragique antique la démesure qu'il contient. Weber fait alors apparaître que le transhumanisme est parricide, matricide et filicide. La paternité de l'homme (ou de Dieu le père) au regard de la création d'outils (ou de la Création tout court) s'efface au bénéfice d'une existence de l'outil hors de la sphère biologique ou, en d'autres termes, d'une autonomisation de l'outil devenant automate. L'existence de la terre, comme mère nature, est à son tour niée au profit d'une technicisation de la matière. Enfin, la vie des générations futures est confisquée par la science. Il y a un eugénisme qui conduit à sélectionner et à éliminer les fœtus non conformes aux souhaits des géniteurs. À cet égard, on parle d'un eugénisme libéral. Mais, dans la mesure où, dans une société atomisée où les individus sont comme autosuffisants, le conformisme régnerait, on aurait une sorte de servitude volontaire, dont la libéralité ne serait qu'une simple étiquette. La justice, le rétablissement de la mesure suite à ce triple meurtre, ne se ferait pour Weber que dans la mort. En se plaçant sous l'aune de la productivité, on serait conduit à un biocide, consistant à substituer ainsi que l'écrit Jean-Pierre Berlan cité par Weber « la production à la reproduction » (p. 96). S'inspirant de Jared Diamond, Weber note que quatre facteurs « rendent la crise actuelle terminale : le changement climatique anthro-

pogénique, l'accumulation des toxines dans l'environnement, la crise énergétique, et le dépassement de la capacité agricole réelle (qui dépend de l'ensoleillement, des précipitations et de la température). » (p. 107)

L'auteur propose toutefois une solution alternative afin de ne pas sombrer dans un simple pessimisme. La solution alternative se base sur deux pistes privilégiées : « la mobilisation du sens commun, et la mise en évidence de la tradition ascétique qui persiste souterrainement dans nos imaginaires, voire dans nos pratiques. » (p. 111).

Le sens commun se noue autour de l'unité de nos cinq sens (la coenesthésie), de la convergence des perceptions de la communauté humaine et de l'inscription de notre espèce dans un monde partagé avec les autres vivants. La perte de ce « bon sens » (qui est plus proche du « common sense » écossais que du « bon sens cartésien ») se traduit par une société marquée par cet individualisme exacerbé que Tocqueville de façon visionnaire critiquait dans son célèbre ouvrage « De la démocratie en Amérique ». S'inspirant de Tocqueville, Weber caractérise la dissociété résultant d'une perte du bon sens par l'atomisme des personnes qui la constitue, le conformisme et une terreur larvée (p. 118).

Par rapport à cette situation, Weber fait valoir qu'une société saine repose sur l'individuation de ses membres (individuation par laquelle l'individu se reconnaît comme appartenant à un tout qui le précède), sur la solidarité et sur la culture. Selon l'auteur, le transhumanisme repose plus sur des mécanismes relevant d'une dissociété que sur ceux reposant sur une société. L'eugénisme libéral présuppose le caractère indépendant de l'individu, il marche (au sens des marchés) par la tendance au mimétisme des individus et il échoue à former une culture partagée de sorte qu'un terreau de violence est sans cesse présent.

Toujours est-il que, pour Weber, rétablir les droits du sens commun devrait contribuer à nous détourner des travers déshumanisants du transhumanisme au même titre que cette autre voie qui serait de redonner sens à l'idéal ascétique de l'homme que le transhumanisme a transformé en problème technique. Citant Illitch (p. 128), Weber fait remarquer que les médecins ont transformé la maladie et la mort en problème technique et non en épreuve pouvant rentrer dans le champ d'une expérience formatrice. Le transhumanisme fait miroiter le dépassement de la vie telle qu'elle est vécue (p. 140) en-

traînant de la sorte une perte de sens. L'auteur fait alors remarquer que le désir d'immortalité était recherché de façon symbolique par les premiers philosophes, mais qu'il s'agirait avec le transhumanisme de substituer une réponse technique à cette recherche symbolique. À la *processualité* faisant sens, on substituerait l'immédiateté d'une modification technique. De l'homme comme être en devenir, on ferait de nouveau de l'homme un être étant, fût-il amélioré. On réduirait l'homme au rang d'une entité fixe, ou à fixer. Il y aurait alors comme un déni du cheminement. Weber note ainsi : « La satiété a remplacé la privation, l'impatience la persévérance, et l'irrationnel le raisonnable. Un homme, ça ne s'empêche plus, ça se dépêche. » (p. 147)

Il aurait été intéressant dans ce cadre de faire référence aux travaux de Besnier sur « l'homme simplifié » qui décrit le cadre d'une mécanisation technique (ayant en vue la productivité) de l'homme et fait valoir, contre cela, l'opacité humaine d'un homme construisant le sens par le langage entre autres (voir J-M. Besnier, *L'homme simplifié. Le syndrome de la touche étoile*, Paris, Fayard, 2012).

En tout cas, Weber insiste dans ses conclusions sur le fait que le transhumanisme n'entend augmenter l'homme qu'en ce qui concerne ses caractéristiques à même d'accroître la productivité, le rendement. L'idéologie est, comme il le souligne, clairement utilitariste. Face à cette réduction de l'homme, il y a une nouvelle « servitude volontaire » qui se crée, de sorte qu'il importe de tirer la sonnette d'alarme afin de « rebâtir le sens commun ». La conclusion de l'auteur est explicite.

« Améliorer notre corps ou notre esprit à l'aide de machines dénature – c'est-à-dire machinise – nécessairement ceux-ci. C'est de l'antihumanisme : l'humain n'est plus destiné à devenir meilleur par l'éducation et par l'enseignement ; la société n'est plus appelée à des réformes politiques ; seule l'application de la technologie à l'espèce humaine est planifiée afin de refonder les structures de pouvoir existantes. À la limite, on pourrait prétendre que le transhumanisme est révolutionnaire au sens d'Orwell : les oligarques technocrates cherchent à renverser les oligarques ploutocrates en prétendant se soucier du bien-être de la plèbe. Mais cela n'est guère plus rassurant. » (p. 181).

Pour Weber, se réclamant du sens commun, il s'agit dès lors de désolidariser les avancées ponctuelles de la technique de l'horizon régulateur qu'est le réductionnisme fonctionnaliste d'une mécanisation de l'humain et d'envisager cet horizon idéologique des pratiques techniques pour lui-même, car c'est à l'aune de celui-ci que se dessine une forme de totalitarisme de la technique. Sous prétexte d'améliorations ponctuelles, la technique se rend toujours plus présente ; de sorte que l'idéal régulateur est en fait une sorte de totalitarisme qui se cache, une dystopie qui s'ignore. En fait, le sens commun ne se réalise qu'à travers une processualité que vient oblitérer la technique substituant à l'ascétisme naturel un « prêt à porter » dont le confort suscite le conformisme d'une foule se soumettant volontaire à l'emprise technique articulée par un univers capitaliste et militariste.

L'ouvrage, on l'aura compris, est passionnant et fourmille d'idées suggestives. Il a l'intérêt d'éviter les débats fixistes sur ce que l'homme est, doit être, ou pourrait être pour adopter une perspective processuelle. Cette perspective l'auteur la développe à travers l'idée de sens commun (qui reprend la façon dont l'homme s'adapte à ses perceptions, à son milieu et à l'environnement du vivant en général) et le désir ascétique de se réaliser au travers de son expérience, de son vécu. L'auteur interroge alors la visée transhumaniste à travers cette perspective processuelle sur l'humain. Dans ce cadre, il eût été intéressant d'interroger le transhumanisme à travers le rapport du possible à l'effectivité qui sous-tend l'horizon processuel d'une pensée de l'homme (voir sur ce point G. Lejeune, *Hegel anthropologue*, Paris, CNRS-éditions, 2016). L'auteur ne le fait guère, mais c'est parce qu'il s'attache moins aux présupposés anthropologiques d'un contre-manifeste transhumaniste qu'à ses aspects politiques, économiques et sociaux.

Mêlant ces trois aspects non sans un certain brio, l'auteur développe une analyse très poussée d'une idéologie qui tend à s'imposer de plus en plus. Le revers de la médaille est que le style de l'auteur est souvent fort technique. Les concepts ne sont pas toujours expliqués et jouent souvent de concert de sorte que l'auteur sort rarement d'un niveau de complexité important. Peut-être l'ouvrage aurait gagné (ne serait-ce qu'en audience) à alterner les passages denses avec des passages plus accessibles. À ce titre, il eût pu être intéressant de faire ressortir les thèses majeures de l'ouvrage au travers d'exemples

simples. Pour illustrer le caractère totalitaire qu'il attribue au transhumanisme, Weber privilégie souvent des exemples complexes – certes, plus riches, mais aussi plus embrouillés. Mais l'horizon totalitaire de la technique s'inscrivant dans une économie dominée par la course au monopole aurait pu se laisser illustrer par des exemples plus accessibles. Pensons aux kits ADN. Sous prétexte d'offrir un service inédit, informer sur les ascendances génétiques, on revend les données génétiques des personnes ayant souscrit à une analyse de leur ADN à des entreprises pharmaceutiques comme GSK. Le contrôle s'immisce jusque dans notre codage génétique. Une autre source de contrôle totalisant est celui opéré par les *big data*, que gèrent les géants du Web comme Google. De tels exemples auraient pu être développés, plus avant, mais peut-être l'auteur les aura-t-il jugés trop triviaux. Il me semble toutefois qu'en développant une exemplification concrète portant moins sur la technique que sur sa gestion au travers des NBIC, une nuance serait apparue dans la thèse de l'auteur. Ce qu'il critique est en effet, selon moi, moins le fait de tout transhumanisme que celui d'un certain type de transhumanisme intrinsèquement lié à la Silicon Valley, et plus spécifiquement à l'action des géants du web, le GAFA. À cet égard en étudiant l'ancrage politique du transhumanisme, Michel Weber nous semble un peu caricaturer le transhumanisme pour en faire un mouvement uni. Il nous semble que les analyses de Weber valent surtout pour ce transhumanisme qui se traduit par un *pouvoir* effectif. Si le fond de son ouvrage est ainsi politique dans ses conclusions, il le serait aussi dans ses présupposés. Cela ne retire rien à l'intérêt de l'ouvrage, mais cela aurait pu être plus explicitement posé.

Un dernier point à noter est que la littérature secondaire sur le transhumanisme est parfois négligée. Besnier n'est jamais cité. Habermas qui, dans *L'avenir de la nature humaine*, met en exergue le danger que représente l'anthropotechnique pour l'homme envisagé comme « être communicationnel » n'est pas non plus convoqué alors que sa critique s'inscrit également dans une certaine idée du sens commun. Outre que cela aurait permis de développer certains points, cela déforce un peu le livre dans son ensemble qui pourra parfois apparaître comme un OVNI dans l'abondante littérature qu'engendre le transhumanisme.

Nos critiques portent essentiellement sur des questions de forme et de situation de l'exposé. Sur le plan du contenu, la généalogie d'une biopolitique *in fine* meurtrière est passionnante. Elle ouvre un espace de réflexion assez original sur le transhumanisme et, si parfois, l'analyse prend des allures pessimistes, à l'instar de Hume, l'auteur nous encourage à cultiver le sens commun, à accepter la vie et, à en faire l'instrument d'une critique des nouveaux pouvoirs qu'engendrent la technique et son implantation au cœur du vivant. On ne peut que recommander cet ouvrage qui, malgré un style un peu dense, ouvre de nouveaux espaces de discussions sur un sujet de plus en plus rebattu.